

Chapitre 6

Étape vers la Guadeloupe.

Pierre-Hubert Jr manifeste son dépit lorsqu'il apprend que je pars pour un nouveau long voyage loin de la plantation. Il se met à pleurer à chaudes larmes et il faut lui expliquer que c'est une nécessité pour mon travail.

- Vous n'avez qu'à construire un autre pont avec Oncle Tertullien, Paul et Henry. Et Matteo, que va-t-il faire sans vous ?

- Je serais absent pendant seulement huit lunes, mon grand. Ensuite je reviendrai et je ne repartirai que de temps en temps deux ou trois lunes. Et lorsque je serai présent, nous irons à la chasse ou à la pêche. Si tu as bien appris à l'école.

- Mais j'apprends bien à l'école, vous le savez.

- Oui, je le sais et j'en suis très fier. Et puis tu sais, il faudra que je revienne bientôt pour être là quand Maman te donnera un petit frère ou une petite sœur. Sois courageux. »

Hélène me rassure sur son état. Sa grossesse se déroule bien et la Bonne Lucie m'a également rassuré. Élisabeth et elle préparent le grand événement avec soin. Tertullien et moi partons avec des « bagages d'homme » c'est-à-dire moins volumineux que ceux des dames. Par exemple, je n'ai pris qu'un chapeau de feutre et pour la pluie j'ai dans mes bagages une casquette de chasse écossaise à deux visières l'une devant pour les yeux, l'autre derrière sur la nuque pour éviter que la pluie tombe dans le col. Mais nous savons bien que les vêtements que nous emportons pour nous couvrir à notre retour dans deux mois seront trop chauds sous les tropiques. Nous ne manquerons pas de nous habiller à la mode tropicale à notre arrivée à Basse-Terre. En revanche, je prends mon Le Mat et mon Le Bossu tandis que Tertullien prend son Colt. Nous avons chacun deux barillets, moi pour mon Le Mat et Tertullien pour son Colt.

Hélène qui est très courageuse ne montre son inquiétude que lorsque nous sommes tous les deux. Elle craint ce voyage en goélette depuis Savannah. La situation politique est encore trouble. Nombre d'anciens confédérés qui étaient parmi les plus excités au moment de la sécession de la Caroline du Sud sont encore prêts à tout. Cela justifie des représailles sévères de la part des troupes unionistes chargées du maintien de l'ordre fédéral. Les armes parlent encore souvent. Et cette goélette Ipana n'avait pas bonne réputation à Pointe à Pitre lorsqu'Hélène était allée en Guadeloupe pour son dernier voyage l'été qui avait précédé la sécession.

Sur le perron de la plantation, nos adieux sont sobres et réservés mais auparavant nous avons échangé un baiser d'amour tandis que la main posée sur le ventre de mon épouse, le bébé donnait du pied dans les entrailles de sa maman comme pour me dire de revenir vite. C'est là que je comprends que cette vie de folie devra s'arrêter bientôt et il me tarde d'être de retour pour mener une vie plus régulière. Certes, je vais continuer à m'absenter vers le chantier de Casement, mais ce sera moins aventureux que les aventures dans les Isles nonobstant les Indiens et les turpitudes du Dr Durant.

C'est Sié qui a tenu à prendre les rênes de la voiture qui nous conduit au quai provisoire de la gare de Charleston. L'embarquement dans le train se fait au sud de l'emprise ferroviaire tant le cœur de la gare a été ravagé. Il va falloir des mois, je pense, pour que ces installations puissent servir normalement. La locomotive est une ancienne 440 qui servait sans doute aux trains de bestiaux avant la guerre. Mais lorsque je l'examine elle semble en parfait état. Il n'y a pas de fuites aux pistons et le régulateur ne lâche sa vapeur de surpression que par la soupape de sécurité. On ne voit pas de fuite par les tôles de l'habillage de la chaudière tubulaire ce qui indique que les soudures des tubulures sont en bon état. Le mécanicien me regarde observer sa machine puis me lance : « Elle est belle, non ?

- Oui et je suis surpris de la voir en si bon état. Je ne vois pas de fuite.

- Il n'y en a pas. Je l'ai entièrement vérifiée et j'ai changé quelques joints de cuir par ce nouveau caoutchouc durci et toutes les soudures sont bonnes. Elle est prête à reprendre du service. Elle ne va pas très vite mais de toute façon la voie ne le permettrait pas. À part une dizaine de miles ballastés où la voie est bien lisse, le reste est planté sur la terre sèche et la voie ondule. Vous le verrez bien. Où allez-vous ?

- À Savannah.

- Le terminus est sur la rive gauche, la voie ne traverse pas la Savannah River. Si vous voulez aller dans Savannah il faudra prendre un bac.

- Nous verrons parce qu'on nous attendra à la gare. »

L'heure est venue du départ. Le convoi se met en branle dans une cacophonie de grondement de la machine, de criaillement des roues qui patinent et de claquements des roues de bogies sur les jonctions pas toujours très jointives en raison de la fatigue des éclisses. Sur une bonne partie de la sortie de Charleston le train roule à la vitesse d'un cheval au petit trot puis il accélère un peu mais si nous roulons à cinquante kilomètres à l'heure c'est bien un maximum. Il nous faut trois jours et deux nuits en route pour arriver à Savannah. À la descente du train, je vois un monsieur en costume très à la française qui nous attend avec une ardoise portant mon nom marqué à la craie.

- Je suis le conseiller de Monsieur le Consul. Je vous prie de me suivre. M. Albert va porter vos bagages. »

Un grand noir souriant s'empare de nos deux sacs et nous emboîte le pas. Le conseiller nous conduit vers le bord du fleuve en passant par un sentier étroit qu'il faut repérer dans le sous-bois. Heureusement que Tertullien et moi-même sommes en bottes.



...un sentier étroit qu'il faut repérer dans le sous-bois.

Nous arrivons sur une sorte de plage sur laquelle trône un appontement d'une longueur d'une vingtaine de mètres. Là nous attend une chaloupe à vapeur avec un machiniste en train de regarnir le foyer avec du bois de chauffe. Nous prenons place sur les banquettes

installées sur le pont avant et le portefaix installe nos bagages dans le cockpit derrière la barre. Le machiniste envoie la vapeur sur ordre du timonier qui apparemment commande la manœuvre. La chaloupe prend de l'erre et commence la traversée du fleuve. Alors je découvre que près de l'endroit d'où nous sommes partis se tiennent des maisons bâties sur la rive sud-carolinienne. Les installations portuaires de la rive droite semblent ne pas avoir trop souffert de la ruée de Sherman. L'assistant du consul nous explique que cette partie de la Georgie compte de nombreux noirs libres depuis longtemps. Depuis la création de la Georgie qui s'était créée comme une province libre où l'esclavage était interdit. Par la suite, après l'indépendance des États-Unis, les choses ont changé mais nombre de noirs avaient pignon sur rue. Et comme Sherman pensait avoir besoin d'appui maritime, il avait ordonné de ne pas ravager le port. Nous arrivons de l'autre côté du fleuve et nous accostons à couple avec une goélette qui bâte le pavillon français au mât de pavillon de la poupe et le pavillon de courtoisie états-unien au bas hauban de droite du grand mât. J'ai la surprise de trouver comme commandant de cette Goélette... Théophile de Linières !

- Soyez le bienvenu à mon bord, mon cher cousin ! » s'exclame l'ancien Second de l'Archéon.

- Alors, Théophile, vous avez repris la mer, à ce que je vois. Que voilà une bonne nouvelle ! Je comprends que vous n'avez pas supporté de rester sac à terre.

- Nous en reparlerons pendant la traversée. J'ai repris la mer certes, mais temporairement. Je compte bien monter une compagnie de transport maritime, les circonstances sont favorables. Mais je crois que vous avez rendez-vous chez le Consul général. »

Mon « cousin » m'aide à monter l'échelle de coupée puis s'occupe de Tertullien.

- Vous avez bon air M. Ramade. Je suis heureux de vous voir si bien.

- Moi je suis heureux de revoir la Guadeloupe ne fût-ce que pour quelques jours.

- Vous n'aurez pas à attendre trop longtemps en Guadeloupe. J'ai pour mission de vous conduire à Pointe à Pitre pour le 7 novembre au plus tard. Ne me demandez pas pourquoi, c'est le Consul qui vous informera en détail. »

Effectivement, le Consul nous remet un dossier assez épais qui comporte des billets de la Compagnie Générale Transatlantique. Nous devons embarquer sur le paquebot- navette Cacique qui dessert un certain nombre de ports de Saint Nazaire à la Guyane et passe par Pointe à Pitre. À la date où nous devons embarquer, son terminus à l'aller sera l'escale au port de Cayenne. Arrivé là, comme le bateau s'ancrera en rade, nous emprunterons une vedette à vapeur de l'administration pénitentiaire qui nous conduira à terre.

- Rassurez-vous, nous dit le Consul, il ne s'agit aucunement du bateau de la chiourme qui conduit les bagnards de l'île de Ré au pénitencier principal et aux Isles du Salut. C'est la vedette du directeur du bagne, un capitaine de vaisseau¹ en service à terre. »

Après l'entrevue chez le consul, un cocher affranchi nous reconduit au port avec le boguet consulaire. Nous nous installons le plus confortablement possible dans cette goélette dont la moitié de la soute sert au transport de marchandises.

Il fait assez frais en ce moment sur le fleuve et nous avons le plaisir de trouver notre cabine chaude. Un petit brasero en fonte posé dans un tub en cuivre rempli d'eau pour éviter tout risque d'incendie a fait nettement monter la température.

Le second du capitaine de Linières vient s'assurer de ce que nous avons bien pris contact avec nos aînés puis nous informe de ce que nous aurons à fermer la porte pour l'appareillage. Nous devons étouffer le feu en fermant la clé de tirage, la porte du foyer et les

¹ Grade de la Marine qui correspond à colonel dans l'armée de terre ou la gendarmerie. Et de nos jours dans l'armée de l'air.

entrées d'air. Ensuite pour éviter que l'eau de sécurité se répande dans toute la cabine à cause de la houle de pleine mer, nous aurons à vider l'eau dans le réservoir situé sous le tub.

- L'appareillage aura lieu dès que le remorqueur à vapeur sera disponible. Apparemment c'est une affaire de vingt à trente minutes. À tout à l'heure. »

Le second sort en tirant la porte de la cabine qui s'ouvre vers l'intérieur pour ne pas gêner le passage dans la coursive. Alors, nous masquons le feu et Tertullien vide l'eau comme on nous l'a indiqué. Nous remontons sur le pont pour assister aux manœuvres d'appareillage.

Le vent vient de terre et le courant du fleuve nous tire vers l'embouchure. Nous pourrions appareiller sous voiles, mais le règlement du port nous impose le remorquage jusqu'au delta. Le remorqueur est en fait une grosse chaloupe à vapeur dont le bosco connaît manifestement celui de l'Ipana. Il nous tracte pendant presque une demi-heure et pendant ce temps l'équipage finit de préparer les voiles carrées qui nous permettront de nous libérer de la remorque sans que les deux guis de la misaine et de la grand' voile gênent la manœuvre. Une fois l'Ipana sortie de l'avant-port, Linières fait mettre cap au sud au travers pour prendre de la vitesse. Il fait envoyer la grand'voile et la misaine et le bateau prend sa gîte, augmentant sa vitesse. Une fois envoyés clinfoc, foc et trinquette, le rendement des voiles augmente encore et le bateau se met à vraiment marcher vite. Ce bateau a une carène cuivrée qui réduit l'accrochage des coquillages et des algues lesquels sont la plaie des œuvres vives en eaux tièdes. Libre de ce freinage exaspérant, la coque taille son sillon dans l'eau sombre. Linières souhaite s'éloigner de la côte pour assurer des quarts de nuit moins angoissants. En effet il est constant que les côtes des anciens États confédérés soient la nuit le théâtre de navigations discrètes que surveillent tant bien que mal les garde-côtes fédéraux. Peu soucieux de collisions avec quelque « interlope » naviguant sans feux, notre pacha préfère tirer au large et filer le plus directement possible vers Puerto Rico. Cela nous fait faire une route à l'est-sud-est et si le vent se maintient nous devrions rapidement accrocher les alizés qui nous pousseront sous allure favorable au près ou au travers.

D'après les calculs de Théophile de Linières la distance que nous aurons à couvrir sera au total d'un peu moins de deux mille huit-cents kilomètres de notre point de départ au quai de Savannah jusqu'à la darse du port de Pointe-à-Pître. Cela représente un peu moins de mille cinq cent vingt milles nautiques. À une moyenne estimée à huit nœuds il nous faudra un peu moins de dix jours de mer, si tout va bien. Nous aurions mieux fait d'envisager un vapeur car je crains bien qu'il nous faille revoir à la baisse notre estimation de vitesse. Je tablerais plutôt sur six nœuds de vitesse moyenne et alors il nous faudra presque douze jours. Mais pour prendre un vapeur, il aurait fallu monter à New York parce que les ports du Sud sont hors d'état d'assurer des lignes vers les Antilles. Et Annapolis, siège de l'académie navale fédérale qui aurait été le port le plus au sud en état de fonctionnement, est dans le Maryland au fond de la baie de Chesapeake et à la latitude de Washington. Il nous aurait fallu trois jours de train avec les correspondances et de toute façon le port est en fait à Baltimore et est encore engorgé de navires de guerre. En outre New York, par exemple est à plus de mille trois-cents kilomètres au nord de Savannah. En fait nous n'aurions pas gagné de temps avec un vapeur en l'état actuel du pays.

Pour le moment la goélette trace sa route au grand large tribord amures et la mesure de vitesse au loch a donné un bon onze nœuds. Mais je me méfie de la constance des vents. Dieu merci nous ne sommes plus dans la saison des ouragans et cyclones, du moins aurons-nous moins de risque de fortes tempêtes. Notre cabine étant petite nous sommes souvent sur le pont. J'ai bien proposé à Théophile de prendre ma part de veille aux côtés de l'officier de quart mais il a refusé au motif que nous sommes ses passagers et que ne sommes pas inscrits au rôle d'équipage. Il n'empêche... Avec les journées d'inactivité qui sont les nôtres, j'aime bien passer une partie de la nuit sur la dunette auprès du timonier. Je me paie même le luxe par une belle nuit sans lune de « fusiller » Antarès avec mon fameux sextant à bulle. C'est l'étoile de

plus grande magnitude de la constellation du scorpion. Comme heure d'estime, j'ai utilisé celle de la montre de bord. Nous avons opéré à deux Tertullien notant l'heure exacte de la montre au moment où je le lui disais. J'ai fait trois visées pour établir une valeur moyenne de l'angle horaire et puis l'heure moyenne de mesure. Ensuite, en adaptant la méthode de l'intercept, j'ai tracé sur la table de navigation la position de notre bateau au moment de l'heure moyenne de la mesure. Pour éviter de polluer le livre de bord avec une mesure réalisée par une personne extérieure, j'ai juste inséré ma feuille de résultats dans le livre à la date du jour. Tertullien s'est fort intéressé à mes calculs et il m'a posé plusieurs questions pertinentes sur la trigonométrie sphérique.

Comme la fraîcheur de la nuit devenait désagréable, j'ai rejoint la cabine où mon ami m'avait précédé et dormait d'un sommeil sonore. Au matin à l'heure du déjeuner que nous prenons toujours avec le « Pacha », Linières me dit :

- Mon cher cousin, feriez-vous de l'insomnie, que j'ai trouvé une feuille de calculs bien surprenante. En effet, vous nous avez fait un point de nuit sur une étoile certes de première magnitude, mais pourtant assez basse sur l'horizon. Que l'on ne distingue d'ailleurs pas bien de nuit. Je parle de l'horizon, pas d'Antarès, bien sûr. Comment pouvez-vous affirmer avoir eu l'horizontale sans voir l'horizon ? »

Je lui explique alors mon sextant à bulle et la difficulté qu'il y a à voir la bulle de nuit, mais avec une lampe qui éclaire la bulle on y parvient très bien. Il suffit de poser la lampe sur un support placé judicieusement pour pouvoir viser l'étoile tout en s'assurant que le bulle du niveau est bien entre ses repères. Alors il me demande de lui montrer cette « merveille » Et il voit l'appareil, un sextant apparemment normal mais dont la lunette de visée porte monté en parallèle un niveau à bulle surveillé par le miroir qui permet sur un sextant normal d'orienter la lunette vers l'horizon.

- C'est très beau, ce sextant à bulle mais à quoi cela peut-il servir surtout s'il faut apporter de l'éclairage pour voir la bulle ?

- Mais mon cher cousin, cela sert à faire le point de jour. Comme vous le faites en mer en utilisant l'horizon et la table de dépression qui est en cartouche en marge des tables de navigation. Il est fréquent que les géomètres doivent installer des bornes géodésiques qui restent à demeure et servent ensuite aux personnes qui viennent par exemple métrer des terrains ou établir des cartes détaillées. Mais nous n'avons pas d'horizon. Certes le sextant ne donne pas des mesures assez précises pour la géodésie mais il permet de se situer avec une assez grande précision pour savoir si on est dans la zone que l'on veut équiper de repères. Ensuite on met en œuvre des appareils plus précis, comme nos théodolites qui nous permettent par la qualité de leurs lunettes et leur rigoureuse stabilité de réaliser des mesures fiables et notamment des visées sur les étoiles. Par exemple, lorsque j'ai opéré en Guadeloupe avant de partir pour les États-Unis, j'ai réalisé des orientations très précises en visant l'étoile polaire qui est là-bas assez basse sur l'horizon. Or la détermination de la direction du nord géographique est indispensable à la géodésie Et le théodolite, pour déterminer un point de station, est un instrument bien meilleur qu'un sextant. En réglant sa montre sur l'heure universelle, de Paris ou de Greenwich au choix, et en relevant d'un même point la position du soleil au-dessus de l'horizontale le matin, en milieu de matinée, à midi au milieu de l'après-midi puis au moment où il disparaît, on peut déterminer avec une grande précision les coordonnées et l'altitude de l'emplacement de l'appareil et donc de la borne au-dessus de laquelle on l'a installé. Mais cela prend du temps et il serait stupide de faire tout ce travail pour se rendre compte in fine que l'on n'était pas dans la zone où l'on devait installer la borne géodésique. Avec un sextant à bulle posé sur un pied de théodolite pour avoir une bonne stabilité on est sûr d'être dans les vingt mètres. Donc on peut installer une borne dont on détermine ensuite la position exacte grâce au Théodolite

- Vingt mètres ! Au sextant ?

- C'est très fréquent si l'air est pur et la lumière bonne. Mais nous sommes dans de bien meilleures conditions que sur un bateau pour faire nos mesures. Et au théodolite, nous sommes dans les deux mètres et en combinant les mesures de plusieurs bornes on peut tout-à-fait être encore plus précis. En dessous du mètre. »

Théophile de Linières a tout loisir de comparer le point de nuit avec celui qu'il a réalisé par la méridienne le midi suivant. En tenant compte de l'estime du déplacement depuis l'heure de notre point à Tertullien et moi, il a un air entendu et respectueux. « Mon cher cousin, dit-il, je suis admiratif de votre maîtrise de cet appareil fort intéressant qu'est votre sextant à bulle. Compte tenu de l'incertitude de l'estime de notre trajet depuis votre point et du fait que je trouve six milles d'écart entre le point que nous venons de faire et l'estime réalisée à partir du vôtre, je serais curieux de voir votre résultat si vous calculiez notre point actuel. Nous allons suivre de près l'estime en mesurant notre vitesse et en soignant notre cap pendant le temps de vos mesures et calculs. »

De jour avec bonne vision sur la bulle il ne me faut que moins de trente minutes pour sortir un point, angle visé « à la bulle », avec trois visées. Le résultat présente une différence de moins d'un mille en longitude et est négligeable en latitude. Linières est d'autant plus surpris qu'ayant laissé passer la hauteur méridienne puisque ayant fait mes mesures après midi je n'ai eu que des lectures « descendantes », j'aie pu toutefois réaliser mon calcul. Je lui explique alors comment en tenant compte des tableaux de marge de la page j'ai pu exploiter une heure de relevé différente de midi locale.

- De toute façon de nuit, je fais pareil. Les étoiles restent en apparence immobiles à la différence du soleil qui parcourt notre ciel en une demi-journée. Avec vos lectures montantes puis descendantes vous pouvez restituer la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon et donc l'heure de passage au zénith. Ce qu'on appelle « la méridienne ». Moi, avec trois lectures descendantes et en utilisant les données du tableau de marge de la page du jour je puis restituer l'heure du passage au zénith. Toutefois, plus l'heure moyenne des mesures est éloignée de la méridienne du lieu de mesure, moins la précision est grande. Mais dans l'heure qui suit la méridienne, l'erreur reste minime et porte surtout sur la latitude, et encore ! Nous sommes dans le même cercle de probabilité moi avec mon sextant que vous avec le vôtre. Si votre méthode de détermination de l'horizontale par visée de l'horizon est meilleure par beau temps, celle par le sextant à bulle permet d'assez bons résultats pour conserver son point lorsque l'horizon est flou voire invisible. »

Cet intermède de navigation nous a occupés un bon moment dans une traversée assez morne. Mais je suis agréablement surpris par le vent. Il ne nous a pas abandonnés et à part une demi-journée où nous avons navigué vent arrière et qui s'est avérée éprouvante, la navigation est facile. Cette demi-journée de vent arrière où nous avons frôlé plusieurs fois les treize nœuds en vitesse au loch s'est avérée épuisante pour les timoniers qui devaient en permanence agir sur la barre pour maintenir le cap. La houle de vent arrivait de l'arrière mais se croisait avec la longue houle de travers arrivant du large. Les mouvements de la surface ajoutaient au déséquilibre de la poussée du vent sur les voiles. Si les focs étaient établis en ciseaux, la grand-voile et celle d'artimon débordées l'une à droite et l'autre à gauche la poussée restait déséquilibrée et malgré les voiles carrées il fallait compenser à la barre. En outre la houle de derrière faisait tanguer la goélette d'un mouvement lent lequel, trop proche des anticipations de l'oreille interne, avait tendance à faire chavirer les estomacs les mieux amarins. Fort heureusement, avec la fin de la journée, cette espèce de vent de ponant a tourné et nous nous sommes retrouvés avec un vent de travers venant de bâbord. La houle d'arrière a cessé et le bateau, appuyé sur la joue de tribord s'est remis à être confortable. En fait, c'est au travers ou au grand largue que l'Ipana est la plus rapide. Une fois les voiles rétablies pour notre nouvelle marche, la voilure bien équilibrée pousse le bateau sans qu'il ne soit plus utile

de compenser à la barre. Ceci qui évite de la fatigue au timonier et réduit la traînée du gouvernail. Le dernier lâcher de loch a montré une vitesse de quatorze nœuds sous un ciel plein de nuages effilochés en barbes de chat. Alors Linières prend la décision de faire réduire la toile pour la nuit.

- Mon cousin, « Barbes de chat aux nuages annonce de vent grand tapage » dit le dicton marin. Alors je préfère perdre un peu de temps que devoir réduire en pleine nuit et dans le coup de chien. »

Le dîner est frugal, bouillon de poisson trempé de fruit à pain cuit et séché. En dessert des oranges séchées et un godet de rhum vieux. La toile a été réduite, mais Tertullien et moi dans la cabine avons l'impression que le bateau n'en a cure. Il fonce à travers les vagues dont l'écume se froisse contre le bois des bordés. Heureusement que nos bannettes ont des rebords assez hauts parce que la gîte est assez importante. À travers le son de la mer contre la paroi externe de la cabine, je commence à percevoir, venant des superstructures, des sifflements et des claquements de drisses le long des mâts. Je suis en tenue de nuit et si je n'avais la paresse de me couvrir, je monteraï bien voir sur le pont ce qui s'y passe. Vers deux heures du matin je me réveille. Le bruit du vent est régulier et assez fort. Le bateau trace apparemment sa route dans une eau à la houle régulière. Mais je suis réveillé. Aussi, enfilé-je un pantalon par-dessus mon caleçon. Je capelle un caban qui reste sur mon lit durant la nuit et j'enfile mes chaussures de mer, des sortes de mocassins en cuir épais avec un lacet de réglage qui serre la chaussure sur le coup de pied mais aussi autour du pied au-dessus du talon².

À mon arrivée sur le pont je trouve Linières sur la dunette, en plein vent alors que le timonier se trouve sous le tillac de ladite dunette, à l'abri des intempéries. Linières a les mains posées sur la balustrade qui traverse le bateau. « Ah vous voilà, mon cousin, seriez-vous inquiet ?

- Certes, non, Théophile. Je suis juste curieux de voir comment se présente la nuit. Le ciel est clair et la lune éclaire, bien que loin d'être pleine.

- Si vous voulez voir un joli spectacle, portez-vous donc à la lisse arrière et regardez notre sillage luisant.

- Point n'est besoin de se déplacer, d'ici on voit très bien. »

En effet la vague de sillage qui déferle mollement en V derrière la poupe est ourlée d'une lueur verdâtre que lève le plancton froissé par le passage de la coque. Au fur et à mesure que la vague s'apaise, dans le lointain, la lueur disparaît. Phénomène connu qui témoigne d'une assez forte concentration de zooplancton dans l'eau de mer.

- Nous ne sommes pas très loin des sargasses commente froidement Linières. »

Je reste un moment appuyé à côté de lui. La voilure réduite prend ce qu'il faut de vent fort pour pousser l'Ipana vigoureusement en avant.

- À l'estime, nous filons encore plus de dix nœuds, mon cousin. Nous tenons une bonne moyenne. En outre, nos réserves de rations et d'eau sont bonnes. Nous allons économiser l'escale de Porto-Rico. Je suis pressé de vous conduire à temps à Pointe-à-Pître. »

Finalement, le vent ne nous a pas abandonnés nous avons tenu une très bonne allure jusqu'à l'alizé et comme nous avons évité l'escale de Puerto-Rico, nous avons un peu réduit la route à couvrir. Il ne nous faut que neuf jours pour nous présenter à l'entrée du Cul-de-Sac Marin au fond duquel se trouve la darse du port de Pointe-à-Pître. Et encore, nous y arrivons au petit matin après avoir réduit la toile pour ralentir notre marche évitant ainsi d'arriver de nuit.

Dans les fortes jumelles marines du carré j'aperçois un groupe de messieurs qui s'assemblent près du bâtiment de la capitainerie du port. Des matelots de la capitainerie s'agitent. Linières a fait envoyer le pavillon Z – je demande le remorqueur – à la drisse de

² Apparemment à peu de choses près ce qu'on appelle de nos jours des « bateaux ».

pavillon du grand mât. Bientôt, je vois se déborder du quai une grosse chaloupe à vapeur. Du sifflet monte un nuage blanc et fin. Quelques secondes plus tard m'arrive le bruit mouillé du jet de vapeur sifflante. Linières a porté à ses yeux sa propre paire de jumelles. « Voici la remorque, ils n'ont pas traîné. »

Je profite des jumelles pour regarder les deux vapeurs amarrés au grand quai. L'un des deux semble se préparer à appareiller. Apparemment le Cacique n'est pas arrivé. Je ne suis pas surpris parce que nous ne sommes que le 3 novembre et nous avons au moins deux jours d'avance. Nous aurions dû arriver au plus tard le 7 et je tablais en fait sur le 6. Je reviens du regard sur le quai de la capitainerie. Une jolie chaloupe à vapeur appareille, dépasse le remorqueur et file vers nous. Dedans, debout devant la cabine du moteur, j'aperçois un homme en costume colonial avec chapeau de paille de Panama. Il me semble qu'il s'agisse du Commissaire aux Ports, Enguerran de Boisfleuri et que l'Officier des Douanes Maurice Bunel l'accompagne. Cet équipage arrive sur nous bien avant le remorqueur. Le bosco fait amarrer la chaloupe à couple avec l'Ipana. Linières a fait descendre une coupée en corde depuis le pont et a fait ouvrir le bastingage. « Autorisation de monter à bord, commandant. »

C'est bien M. Maurice Bunel, de la direction des douanes du port, et c'est lui qui a lancé cette adresse quelque peu cérémonieuse.

- Point tant de cérémonies, oncle Maurice, si je vous refusais l'accès je suis sûr que vous me lanceriez un véritable monitor armé d'une compagnie de vos gabelous qui mettrait à mal ma cargaison de bois d'ébène. Et demandez donc aussi à M. de Boisfleuri de bien vouloir accepter mon hospitalité forcée. »

Maurice Bunel monte lestement à bord et me tend la main que je serre courtoisement. Boisfleuri tient un marocain d'assez grande taille et en sort une liasse de papiers timbrés.

- Son Excellence le Gouverneur de la Guadeloupe s'est fendu d'une lettre à son homologue de Cayenne, mais j'ai aussi une lettre de recommandation de sa part destinée au Capitaine de vaisseau gouverneur du Bagne de Cayenne. Vous verrez que les pénitenciers sont divers et qu'il faut se rapprocher des divers directeurs pour obtenir des avis sur des détenus que vous envisageriez d'engager. Je vous avertis tout de suite que ces Officiers de justice ne sont pas obligés de répondre à vos demandes. La chiourme est leur chasse gardée...

- Monsieur l'Administrateur, ce n'est point ainsi que je compte procéder. Je pense que je me contenterai de sélectionner mes futurs engagés parmi les relégués. Mais je vais prendre connaissance de ces documents. Une fois sur place, je me présenterai au Gouverneur s'il veut bien me recevoir et ensuite j'irai me présenter au gouverneur du bagne central. Mais je vois que vous m'apportez aussi des billets de voyage de la Transat.

- Le sémaphore de Marie Galante nous annoncera l'approche du Cacique. Il devrait être à quai dans deux jours, peut-être trois. Il restera en escale une vingtaine d'heures, le temps de débarquer les passagers à destination de la Guadeloupe et d'embarquer ceux à destination de la Guyane. Vous aurez tout le temps de vous installer pour une traversée de quatre jours. »

Une fois que les officiels sont repartis à terre, Linières nous fait entrer dans le carré avec un air soucieux.

- Il faut que j'appareille vers Petit-Bourg dans l'après-midi. Vous avez deux solutions, Soit vous venez avec moi et il s'agit d'une virée de quelques heures, soit vous descendez à terre pour vous y installer. Dans ce cas sachez que vous avez le vivre et le couvert dans la maison que vous connaissez Rue Bébien. Moi, je dois décharger discrètement quelques cent-cinquante revolvers et trente carabines Maynard devant Petit-Bourg.

- Vous faites du commerce interlope ?

- Quelques affaires, seulement. Depuis que les yankees forcent nos amis infortunés de la Confédération à rendre leurs armes copiées sans licence de la maison Colt pour leur

vendre à la place des Remington usés jusqu'à la corde, ils préfèrent nous les vendre à bon marché ce qui leur permet de faire partiellement face au prix d'autres armes dûment brevetées.

- Mais qu'appellez-vous « à bon marché » ?

- C'est simple, une copie de Colt 1851 produite par une maison sérieuse comme Griswold & Gunnison, mais il y a d'autres bonnes fabrications, un 1851 donc, nous revient une fois à bord à un entre un demi-louis et un louis et demi suivant l'état. Nous les revendons entre dix et vingt louis.

- Vous les achetez entre dix et trente francs et vous les revendez entre deux-cents et quatre-cents francs ! Voilà de quoi faire de bonnes affaires.

- Mon cher, vous savez bien depuis que nous sommes venus de France sur l'Archéon que je prise les armes américaines. Elles sont rustiques et au moins aussi précises que les Lefauchaux. En outre il est facile de leur donner de quoi parler. Pas de cartouche mais de simples amorces, de la poudre et des balles rondes et l'affaire est faite. Sans compter qu'elles sont assez robustes pour tirer une charge facilement double de celle des Lefauchaux de onze millimètres. La balle de calibre .36 qui est en fait du neuf millimètres et demi, poussée par deux grammes de bonne poudre noire est plus vulnérante que la balle de onze millimètres d'un gros Lefauchaux. C'est pourquoi nous n'avons aucun souci pour écouler ces armes de seconde main. Et les carabines sont aussi très bon marché bien que moins demandées.

Les planteurs et commerçants en ont besoin pour se protéger des « marrons » pillards. Et les armes qui arrivent de France sont chères. Le prix d'achat au départ des manufactures bien que parfois le double de ce que nous vendons nos armes de contrebande serait abordable si le transport et l'octroi de mer ne faisaient presque doubler le coût de départ. Un Lefauchaux en neuf millimètres revient ici à presque quarante louis. Oui, mon cher ! Presque huit-cents francs or. Et pour n'avoir pas l'équivalent d'un Colt même construit par les Confédérés. J'ai équipé en armes la plantation de Matouba, bien sûr. Et figurez-vous que je me suis même procuré deux revolvers Le Mat qui m'ont fait penser au vôtre lequel m'avait impressionné lors de notre traversée. Même si je ne l'avais pas montré. Mais là je les ai payés pratiquement le prix auquel le vendent MM. Gastine & Rénette à Paris. Je ne regrette pas. Ils sont trop lourds pour les porter en tenue de ville mais en tenue de travail sur la plantation, ils sont parfaits. J'ai déjà tué plusieurs chats haret qui menaçaient les ouvriers sous les caféiers de la bananeraie du haut et le canon central en calibre 20 est redoutable à courte distance. Vous vous souvenez de Moutou l'armurier « zindien » ? Eh bien il est passé maître pour les préparer au four caraïbe³. C'est un délice. Bien sûr mon père grogne de le voir opérer au fond du potager où il creuse son four pour ce genre de cuisson, mais il se calme au moment de déguster le plat de chat accompagné de pòyò⁴. »

Je me demande si Maurice Bunel, le résident des douanes, est au courant du commerce lucratif de mon « cousin ». Mais Linières m'éclaire en commentant que nombreux sont les acheteurs de la haute société et de la haute administration qui lui achètent de ces armes « bonne aubaine ».

J'en ai même fournies deux à M. Bunel. Et Moutou lui a confectionné un moule à balles à deux cavités sphériques dans un ancien gond en laiton. »

Tertullien et moi préférons descendre à terre tout de suite avec nos bagages. Théophile de Linières hèle un portefaix qui attend paisiblement sous un manguier de la place de la Victoire, appuyé à la ridelle d'un charretton à bras. Après une traversée acrobatique de nos bagages et notre débarquement sur le quai nous trouvons en haut de l'échelle le portefaix noir. En fait il ne s'agit pas d'un employé du port mais bien d'un factotum de chez les Linières de la Rue Bébian. À notre arrivée devant la maison qui n'a pas changé en presque sept ans,

³ Cuisson au four caraïbe : cuisson à l'étouffée sous un dôme de terre glaise. Une fois la cuisson terminée, l'animal est démoulé en cassant la terre dans laquelle la peau cuite reste prise.

⁴ Banane à cuire qui est à peu près ce que l'on nomme la banane Plantain à La Réunion.

nous trouvons le maître d'hôtel en livrée – mais pieds nus – qui nous accueille avec un large sourire dont les dents blanches étincelantes éclairent son visage noir, heureux et avenant.

- Bonjour Samuel » lui dit le factotum vous remettez Monsieur le Baron ?

- *Ba an di-ou ça, moins ni memwaR meillè' qui t'a ou. Ou té on ti mal quand Mussuieu Bewdeilhe i vinn ici-dans pwémièr fois-la.*⁵ » Se tournant vers moi il me fait signe d'entrer mais il barre le passage à Tertullien.

- *Po on moune pas di moin si ou pé entæer. Moin pas té sav ou ké vinn et pi mussieu de Bewdeilhe.*⁶

- Vous pouvez laisser entrer M. Ramade, Samuel. Il est mon ami et nous travaillons ensemble depuis des années. »

Nous attendons dans le salon d'accueil qui est en fait un hall meublé avec art avec du mobilier de la Maison Boulle de Paris. Tertullien en profite pour me glisser en aparté : « Je me doutais que ma venue risquait de faire des remous. Le Samuel, là, il était chef d'équipe sur une des plantations de canne des Duquesnois près de Grands Fonds du Moule, du temps où je vivais là-bas. Il m'a reconnu comme moi je l'ai reconnu. Je me demande bien ce qu'il fait chez les Linières. En principe, les deux familles ne s'entendaient pas. »

Le grincement du grand escalier interrompt Tertullien. Charles-Louis de Linières n'a pas changé. Toujours la même démarche souple et calme.

- Très heureux de vous recevoir, mon cher cousin. »

Décidément, ils y tiennent à ce cousinage moins que certain. Charles-Louis continue :

- Monsieur Ramade, pardonnez à Samuel. Il n'est avec nous que depuis trois ans et ne connaît pas forcément les liens qui vous lient à Pierre-Hubert de Berdeilhe. La famille Duquesnois de Grands Fonds du Moule a connu des revers de fortune qui ont conduit les maîtres de la plantation à se séparer de quelques-uns de leurs employés. Samuel s'est trouvé libre de son emploi du temps alors que notre maître d'hôtel de l'époque nous a quittés, emporté par les fièvres. »

Tertullien ne dit rien mais hoche la tête lentement avec un sourire. Il me rejoint dans ma chambre et me dit, toujours souriant : « Eh, bien ! Ils sont devenus courtois avec le "blanc-matignon", tes cousins Linières. Les trafiquants d'armes craindraient-ils d'être dénoncés ?

- Pourquoi pas. Je pense qu'ils ne craignent rien de ma part, mais comme je leur ai dit que tu es non seulement mon ami, mais mon associé dans notre compagnie de géomètres-topographes, que cela a été rendu possible puisque tu as reçu de l'administration centrale du cadastre ton brevet de géomètre d'État, ils se sentent peut-être moins sereins de découvrir notre amitié.

- Mais pourquoi as-tu raconté cela ?

- Simplement pour conforter ton autorité...

- Oui mais s'ils vérifient !?

- Eh bien tu leur montreras ce document. » Je prends dans la chemise que m'a remise M. Enguerran de Boisfleury le brevet parvenu par le navire postal et qu'Henri de Poyen a joint à l'enveloppe. À la suite de plusieurs de mes rapports périodiques passés par la voie hiérarchique et auxquels M. de Richemond a apposé des avis favorables, nous avons obtenus que Tertullien soit commissionné ingénieur du cadastre. Je lui remets en outre un billet à ordre joint au brevet et qui, tiré sur le Trésor Public, lui alloue une somme qui correspond à l'augmentation de son traitement à la suite de sa montée en qualification. Mon ami semble surpris et surtout ému. Il ne sait pas d'où vient cette bonne fortune.

⁵ Laisse-moi te dire ceci : ma mémoire est meilleure que la tienne. Tu étais un garçonnet quand Monsieur de Berdeilhe et venu ici pour la première fois.

⁶ Personne ne m'a annoncé que vous pouvez entrer. Je ne savais pas que vous accompagneriez M. de Berdeilhe.

- Si tu dois dire merci à quelqu'un, c'est à M. Bernard de Richemond que tu dois t'adresser. Mais en fait tu ne dois ton avancement qu'à toi-même par la qualité de ton travail. Et si d'aventure tu souhaitais travailler ailleurs qu'en Amérique, ce brevet t'ouvre les postes disponibles dans toutes les colonies et dans tous les départements français où des postes s'ouvrent.

- Mais je ne veux pas me séparer de toi ni des Toppenot !

- Nul ne sait de quoi l'avenir est fait. Peut-être un jour ce document te sera-t-il utile. *Quien sabe ?* Mais je t'assure que ta réaction me fait plaisir. »

*

* *

Nous passons trois jours agréables Rue Bébien. Le deuxième soir, nous participons à un bridge prévu et organisé depuis longtemps. J'y rencontre des têtes nouvelles mais aussi des gens que j'avais rencontrés lors de mon séjour guadeloupéen comme géomètre de ce cadastre qui semble ne pas être près de se mettre en place.

Mais avant le robre, les Linières ont organisé un apéritif-dîner, formule osée mais apparemment courante dans les colonies de la Caraïbe. Et au cours de ce raout, je note que plusieurs fois Théophile part s'entretenir avec des gens que je suppose être des clients pour ses armes. Le bridge est en fait un tournoi à quatre tables et vers dix heures du soir tous les tours sont finis. Je fais équipe avec un charmant monsieur âgé mais encore vert doté d'un humour pince-sans-rire. À ma grande surprise, alors que nous ne nous connaissions pas avant ce soir, nous terminons seconds du tournoi. Le monsieur salue ma façon de jouer et note que si j'avais été pour rester à Pointe à Pitre, nous aurions pu constituer une équipe efficace. Encore ne sait-il pas que depuis plus d'un an je n'ai plus eu l'occasion de jouer. En dehors de chez mes beaux-parents, il y a peu d'occasion de jouer au bridge parce que les États-Uniens sont plutôt adeptes du poker. En fait on joue au bridge dans les familles de la « bonne société » de tradition européenne et chez les Irlandais de la « middle class », on aime bien le whist.

Les invités se sont retirés. Avant de nous replier dans nos appartements, Théophile m'indique que les affaires marchent bien. Pratiquement toute la cargaison d'armes est vendue.

Une fois « chez nous », Tertullien me regarde d'un air amusé : « Décidément, tes cousins sont les rois des affaires louches. Je suis sûr qu'ils trafiquent le rhum, le café, le coton le sucre. Pas seulement les armes.

- Ils font du commerce. On ne peut pas leur en vouloir. Il faut bien faire tourner cette île... »

Je le regarde d'un air narquois puis je lui dis : « Tu sais, à propos de cousinage. Il n'y a rien d'établi. Une branche collatérale de ma famille est bien une famille de Lignièrès, avec un g, et non de Linières sans g. Mais ils ont l'air de tenir à cette parenté. Moi, je fais le mort mais je ne suis jusqu'à présent jamais tombé dans leurs tentatives de me compromettre. Et je t'assure que notre amitié quasi-fraternelle doit les déranger au plus haut point. Et maintenant que tu as ta commission impériale et que nous sommes à leurs yeux de la même engeance tous les deux ils doivent être ulcérés de devoir te faire des courbettes. » Tertullien ne répond pas mais a un petit sourire triste.

- Tu vois, me dit-il, dans cette île je ne serais jamais qu'un blanc-matignon. Jamais ils ne me considéreraient comme un véritable ingénieur géomètre. C'est bien triste. Mais de toute façon, j'ai trop de mauvais souvenirs entre le bonheur de mon trop bref mariage et la résurrection qu'a entraînée notre rencontre. C'est pourquoi je ne souhaite pas du tout que Miarka et moi nous éloignons ni de toi ni des Toppenot. Moi, je n'ai plus de famille et nous nous en construisons une en grande partie parce que l'Amérique, la plantation, ta belle-famille et Hélène et toi êtes ce que vous êtes. Tu vois, mes bons souvenirs de Guadeloupe sont si rares et si importants pour ma vie et celle de ma famille nouvelle que je les chérirais tant que

le Seigneur me conservera une bonne mémoire. C'est là que je puiserai toujours l'eau vive du bonheur, celui de ma famille et le mien. Tous les deux nous sommes en fait frères, c'est en tout cas mon point de vue. Ton oncle et ta tante de France sont si charmants qu'on dirait qu'ils m'ont adopté comme ils t'ont adopté. Nos enfants sont leurs petits-enfants tous les deux, c'est en tout cas ce que nous ressentons Miarka et moi. »

Je ne suis pas du genre à « jérémier » ou à donner dans le mélo. Je ne sais que dire et presque sans que je le veuille, je prends Tertullien dans mes bras en une accolade serrée qu'il me rend. Lorsque nous nous éloignons au bout de presque une minute, nous nous tamponnons les yeux avec nos mouchoirs.

Nous passons une nuit sereine. Alors qu'il peut faire très chaud à Pointe-à-Pître en saison des pluies, l'alizé qui souffle au sudet glisse ses risées entre les persiennes de bois et fait s'agiter mollement les moustiquaires de tulle lesquelles couvrent nos lits. Au réveil, nous trouvons les brocs de notre cabinet de toilette garnis d'une eau claire, l'un plein d'eau chaude et l'autre d'eau froide. Une toilette ne fait pas de mal et je profite de cette eau douce pour soigner mon rasage. Je finis avec une pierre ponce imprégnée d'huile d'argan qui me fait une peau de bébé. C'est Tertullien qui m'a indiqué cette astuce souveraine en ambiance marine.

La famille de Linières et consorts est réunie autour de la table du petit déjeuner. Sur une desserte se trouve un plateau en argent avec quelques feuilles de papier dans lesquelles il me semble reconnaître des formulaires de télégrammes postaux. Le Cacique sera sans doute en vue de Marie-Galante ou de la Désirade demain soir ou après-demain matin. Mais on attend encore d'avoir des certitudes. Il faut bien occuper son temps et je n'ai nulle envie de me prélasser dans une berceuse⁷ oscillant mollement sur le balcon de bois de manguier de la galerie du premier étage avec vue sur la rue Bébien. Théophile de Linières m'annonce qu'il amis son sac à terre de l'Ipana. « J'en ai fini de la navigation pour quelque temps, me dit-il. Le capitaine ordinaire de cette goélette va pouvoir reprendre son cabotage ente les îles des petites Antilles. Jusqu'à la prochaine commande de marchandises en provenance de l'Amérique du Nord. »

Aujourd'hui il nous propose de prendre des chevaux de monte pour nous rendre vers l'est en longeant la mer par la route côtière. « Nous n'irons pas très loin, quelques kilomètres pour passer la journée à notre club « hors ville » au pied du Fort Fleur d'Épée. À quelques familles nous avons installé ce club réservé exclusivement à des membres cooptés. Le Fort Fleur d'Épée est un bastion construit par les Anglais il y a plus de cent ans. Il est difficilement accessible tant la végétation l'a envahie. Mais notre club est charmant et il y a un petit appontement qui permet d'embarquer sur des bateaux de sport. Le club en possède un qui est amarré sur un corps-mort mais plusieurs membres s'en sont fait construire sur des plans de ces petits bateaux de course avec lesquels les fils de famille Anglais concourent l'été dans la baie de Cowes. Cela donne lieu à des régates qui sont de plus en plus le fait d'Anglais vivant dans les Antilles britanniques parce qu'il faut bien reconnaître que nos familles « békés » ne sont pas souvent portées sur la mer. Moi-même, je ne répugne pas à quelques régates de la journée sur l'un de ces 24-footers, en saison fraîche. En fait nous y entrons en plein. C'est la saison sèche et il fait un peu moins chaud que pendant la période qui correspond à l'été en France. De juin à septembre, il pleut souvent et l'air est humide. Mais les journées sont plus longues. En ce moment les jours sont plus courts mais le temps est plus agréable. La température est à peine plus basse que pendant la saison des pluies, mais l'air y est moins humide et l'on transpire moins.

Nous devrions voir arriver quelques-uns de ces jolis bateaux dont la forme est, en réduction, celle des navires de course des souverains d'Europe qui s'adonnent au yachting. »

⁷ On ne dit pas « rocking-chair » en Guadeloupe à cette époque. En 1969 on disait encore « berceuse ».

Il prononce « yacking » et nom yôte anglicisant par le gérondif le mot hollandais « yacht » qui se prononce effectivement « yack » en hollandais. « J'ai au moins deux amis qui vont arriver au club du Bas du Fort avant la fin de la matinée. Si nous nous mettons en route céans, nous pouvons être là-bas en même temps qu'eux. Monsieur Ramade, vous êtes bien sûr des nôtres. Nous déjeunerons sur place et si le cœur vous en dit, nous pourrions faire une promenade sur l'un de ces bateaux si merveilleusement construits. »

Moins d'un quart d'heure plus tard, nous sommes à cheval. En fait trois chevaux sellés nous attendaient dans la rue aux mains d'un palefrenier et de son aide, un petit négrillon à l'air déluré. « Nous chevaux sont en pension à deux rues d'ici. Ils sont aux soins de Dormoy et de son fils qui les entretiennent et les utilisent lorsque nous n'en avons pas besoin.

- Ils sont fort bien soignés, remarque Tertullien.

- C'est que les Dormoy sont des experts et sont de confiance. Merci Dormoy. Nous partons au club et nous serons de retour en fin d'après-midi.

- Monsieur Théophile, qui va prendre soin d'eux là-bas ?

- C'est Jérôme.

- Ah c'est bien. Je suis rassuré il en prendra bien soin et il leur donnera de l'eau propre et du picotin sans charançons.

- Rassure-toi Dormoy, j'y veillerai. »

Nous partons au pas vers la Darse pour la contourner et prendre la rue circulaire qui conduit à la route du Gosier. Une fois sortis de la ville, les chevaux étant détendus, nous prenons un petit trot assis sur la route de terre tassée au revêtement lisse et sans ornières. C'est l'avantage de chevaucher en saison sèche, les roues des chars n'endommagent pas la chaussée. Et en novembre, la terre est encore peu poussiéreuse. Nous nous laissons un peu bercer par le clapot des sabots qui sonnent creux sur la terre sèche. En passant dans les hameaux de cases qui longent la route, nous ralentissons pour passer au pas et ne pas déranger les habitants. Il serait fort triste de bousculer un enfant qui jouerait dans la rue. Les hommes sont au travail, mais les femmes tiennent la maison et s'occupent de la vie du jour. Parfois on trouve un lavoir occupé. Il y a peu de sources dans la Grande Terre et les lavoirs sont installés auprès de puits dont l'eau abondante est tirée par des éoliennes ou par des ânes qui font tourner des norias. Les « tours du Père Labat » comme on appelle de nos jours les moulins à vent destinés à broyer la canne à sucre ou le blé et le maïs pour en faire de la farine, ne servent qu'aux travaux qui demandent beaucoup de force. En fait, les vraies tours du Père Labat remontent au XVIII^e siècle. Elles étaient les éléments d'un système de défense comme les tours génoises autour de la Corse. Mais comme les moulins à vent en pierre y ressemblent, les gens de la Guadeloupe les ont aussi appelés des « Tours du Père Labat ». Ce que ne sont aucunement ces moulins qui travaillent sans relâche, animés par l'alizé au souffle régulier et sauveur.

Après un peu plus d'une heure et demie de promenade nous voici arrivés devant une haie de ce qui ressemble à des lataniers, fort dense et soigneusement taillée en forme géométrique. On dirait un mur de végétation tant la taille est régulière que ce soit pour la façade ou pour le sommet. Un portail sous une arche immense donne accès à l'intérieur d'un enclos où se trouvent une maison centrale en bois qui est manifestement, bien qu'en rez-de-chaussée, le bâtiment essentiel du club. Tout autour d'une esplanade aux parterres en jardin à la française, des ajoupas couvrent des tables en bois fixées dans le sol elles-mêmes entourés de chaises en bambou ornées de gracieux coussins en coton de couleurs vives. Ces ajoupas sont des toits de palmes de cocotier posés sur des piliers d'angles en bambou. Il n'y a pas de mur et on s'y repose autour des tables, abrité du soleil et des averses en saison des pluies tout en restant dans la fraîcheur du vent marin. Les piliers d'angles sont constitués de forts faisceaux de bambous maintenus assemblés par des anneaux de corde très serrée. Une charpente et des entretoises soutiennent le toit et assurent la rigidité de l'ensemble. Nous mettons pied à terre et confions nos chevaux au fameux Jérôme. « Attention, Jérôme, Dormoy

nous a bien recommandé de te dire de soigner les chevaux... » Il s'interrompt avec un bon sourire.

- Pa ni pròblèm mussieur Tiouphil. Dormoy pas `a songé moin pas ti moune encore.⁸

- Est-ce que les bateaux sont arrivés ?

- Les canots à voile ? Jérôme s'est remis à parler français.

- Oui.

- On m'a dit qu'il y en a deux qui vont venir de La Pointe. Mais ils ne sont pas encore là »

Mais Jérôme n'a pas regardé la mer depuis un certain temps. En fait deux petits bateaux approchent à vive allure poussés par l'alizé tiède.



Deux 24-footer auprès de la Guadeloupe en 1866.

Mon regret est de ne pas avoir emporté de la maison de la Rue Bébien ma chambre photographique portable. Mais Théophile m'assure qu'il a une jolie photographie des deux mêmes bateaux et qu'il va m'en faire un tirage depuis sa plaque. Je trouve ces petits bateaux très élégants de forme et leur voilure est nettement moins compliquée que celles des grands voiliers de course qui sont le loisir sportif des souverains des cours européennes.

En attendant l'arrivée des deux bateaux, je demande à Théophile pourquoi il a appelé le palefrenier Dormoy par son nom de famille et non par son prénom.

- Mais c'est son prénom. Comme son père il se nomme Dormoy Garcin. Mais on a pris l'habitude de les appeler tous les deux "Dormoy" et d'en parler en disant "Les Dormoy". Et tout le monde fait de même dans la rue Bébien. »

Les deux petits voiliers approchent. Je vois un canot « saintois » – un bote, comme on dit ici – quitter le petit appontement du club vigoureusement mû aux avirons par un colosse noir en pantalon corsaire bleu-marine et chemise de grosse toile écrue. Il porte un

⁸ Pas de souci, Monsieur Théophile. Dormoy ne pense pas que je ne suis plus un enfant.

chapeau de paille épaisse à la coiffe en melon et au large bord plat. Un peu comme un chapeau breton, mais paille claire. Le rameur dirige son bote vers les deux bateaux de sport que les barreurs ont mis bout-au-vent tandis que les équipiers ont affalé les voiles. Lorsque les embarcations ont commencé à culer les deux équipiers mouillent les ancres dont on entend les chaînes faire résonner les écubiers de bronze. Dans le même temps les barreurs posent les avirons dans les tolets et commencent à battre en arrière pour tirer sur les chaînes. Après avoir vérifié que les ancres ont bien croché ils rentrent les avirons et font signe au canotier d'approcher son bote. Ensuite les deux équipages embarquent dans le bote et le rameur les conduit au petit quai de bois. Heureusement qu'ils ne sont que quatre à ramener parce que le bote est assez petit est se trouve bien chargé. Là encore, Théophile me donnera une photographie de bote mais un plus grand et gréé en cotre.



*Une photo de bote gréé en cotre
Guadeloupe, bas du Fort 1865*

Lorsque les deux équipages ont mis pied à terre, ils paient au canotier son service de passeur et se dirigent vers le « Club house ». Nous-mêmes quittons le trottoir à balustrade d'où nous observions la manœuvre pour nous porter vers la maisonnette en bois coquettement peinte. Théophile nous dit à voix basse : « Vous allez rencontrer deux spécimens assez particuliers. Ne faites aucune remarque et ne posez aucune question quoi que je dise. »

*
* *